

XYZ. La revue de la nouvelle

Ne parlez pas des loups

Jean-Sébastien Trudel



Numéro 96, hiver 2008

Noël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, J.-S. (2008). Ne parlez pas des loups. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (96), 55–60.



Ne parlez pas des loups Jean-Sébastien Trudel

JE N'AI JAMAIS SU être convaincant. Même pour les évidences les plus banales. Pire, je résiste mal aux arguments des autres, à leurs accents de vérité. Je suis du genre à croire les gens sur parole, sans me demander une seconde à quoi me conduira cette confiance. Comme si j'attendais sans cesse de nouvelles façons de voir les choses pour le simple plaisir d'en changer. Par contre, ce soir-là, j'ai résisté. Et je tiens encore le coup, aujourd'hui, après avoir examiné tous les aspects de l'affaire.

Pendant plusieurs semaines, j'ai attendu de voir Pierre sortir de chez lui chaque matin, très tôt, avant le lever du soleil. Puis j'ai pris le chemin du parc avec lui, en le suivant de loin, ainsi qu'il m'avait invité à le faire. Il m'a fallu moi aussi guetter les empreintes sur le sol, essayer, comme Pierre, de percevoir un mouvement à travers les feuilles, dans la lumière naissante, et surtout, surtout, ne faire aucun bruit. Alors seulement j'ai compris qu'il n'y avait rien à attendre, quoi qu'en ait dit Pierre, et quoi que vous puissiez en penser si jamais vous suivez le même chemin que nous.

Néanmoins, ce soir-là, j'ai d'abord imaginé que Pierre venait me voir en bon voisin, pour une demande anodine, même si ce n'était pas dans ses habitudes. Jardiniers à nos heures, nos plates-bandes se confondaient par endroits et nous nous retrouvions souvent les mains dans la terre en même temps. Nos rapports se limitaient à cela, à cette forme de silence tacite qui convient à ceux qui savent qu'être en bons termes, ce n'est pas forcément se parler beaucoup. J'avais appris que Pierre était chercheur en biologie parce qu'il me demandait souvent de ramasser son courrier. De lui, je ne connaissais rien d'autre. À moins de compter cet aveu insignifiant qu'il me fit un jour, alors que nous étions en train d'éradiquer des fourmis qui avaient eu la

mauvaise idée d'installer leur nid à la limite de nos terrains, en plein dans une talle d'iris. Ce fut sans doute la plus élaborée de nos conversations, si j'exclus les deux soirs où il est venu me voir, à quelques mois d'intervalle. Dans son enfance, m'avait-il dit sans préambule, il mangeait des fourmis. Toute l'école primaire avait fini par en parler. Quelques-uns, plus sceptiques, lui demandèrent des preuves, qu'il fournit sans trop se presser, en précisant qu'ingurgiter des fourmis ne constituait pas son passe-temps favori, et qu'il les mangeait pour en connaître le goût. N'empêche, quel sentiment ce devait être que de saisir la bête grouillante entre ses doigts, de se la poser sur la langue, de la laisser courir quelques instants pour mieux l'écraser entre les dents ou contre le palais, pour ensuite tout avaler, la carcasse noire, les six pattes, l'abdomen, la tête, les antennes. Quant à moi, lui avais-je répliqué, je préférais de loin poursuivre les fourmis avec ma loupe et les faire griller, en quelques secondes, sous un bienfaiteur concentré de soleil, sans qu'elles sachent pourquoi cette chaleur les emportait. J'avais toujours trouvé plutôt étrange l'odeur qu'elles dégageaient en brûlant. Pierre opina de la tête, en m'avouant que lui aussi s'adonnait à ce genre de plaisir.

Donc, il y a quatre mois, Pierre frappa à ma porte. La conversation prit tout de suite un tour inattendu. Voyant qu'il n'était pas là en simple voisin, je l'invitai à passer au salon. Il resta immobile, dans l'embrasure de la porte, comme s'il n'avait pas entendu ma proposition. Après quelques instants de silence, il s'engagea dans une explication décousue à propos de loups dans nos villes, de loups partout invisibles, des loups menaçants. Il me dit n'être cru par personne, ce qui me parut peu surprenant. J'essayai tant bien que mal de le tranquilliser, lui offris à boire, sans résultat. Puisqu'il s'entêtait à parler de ces loups, je lui proposai de recommencer son histoire depuis le début.

Au cours de sa promenade quotidienne dans le parc situé près de chez nous, Pierre avait relevé par hasard les empreintes d'un loup — un mâle parvenu à maturité. Spécialiste de ces mammifères, sachant comme tout le monde que les loups étaient depuis longtemps disparus de nos régions urbanisées, il pensa d'abord confondre ces empreintes avec celles d'un chien ou d'une bête issue d'un croisement un peu insolite. Des mesures précises le persuadèrent qu'il s'agissait

des traces d'une espèce de loup autrefois commune sous nos latitudes. L'intérêt devenait de savoir comment ce loup était arrivé là. S'était-il échappé d'un zoo? Avait-il été amené en ville par un particulier excentrique s'imaginant l'appivoiser? Et combien de temps resterait-il sans causer de désordre ou sans se faire frapper par une voiture? Peut-être le loup en question n'était-il que de passage? Pierre se demanda s'il fallait alerter les autorités. N'ayant pas vu le loup de ses yeux, il préféra s'abstenir. Néanmoins, chaque jour, Pierre observait de nouvelles traces là où le sol était plus meuble. Le loup s'était donc installé dans les parages. Curieux, Pierre finit par consacrer la plus grande partie de ses énergies à essayer de débusquer le loup en question. Il avait beau se cacher et l'attendre pendant des heures, utiliser tous les stratagèmes de sa connaissance pour enfin apercevoir ce loup, rien n'y faisait. Le loup ne se montrait jamais quand Pierre cherchait à l'observer. Pourtant, il était là, à n'en pas douter. Les empreintes se renouvelaient, mais finissaient toujours par se perdre sur des surfaces plus fermes. Par conséquent, il était impossible de trouver le repaire du loup. Pierre étendit alors ses recherches à toute la ville. Avec le budget qui lui était accordé par son université, il put installer des caméras. Sous leur œil fixe vinrent des ombres ressemblant presque à la silhouette d'un loup.

Pierre en était arrivé à quelques hypothèses. Le loup ne se laissait observer d'aucune manière. Sa présence se décelait uniquement par le biais d'indices témoignant de son passage, telles ses empreintes ou son urine. Cette dernière lui avait d'ailleurs permis de reconstituer les itinéraires du loup, ou plutôt des loups, car il était devenu évident aux yeux de Pierre qu'il y en avait plusieurs. Ils laissaient peu de signes derrière eux, à un point tel qu'on pouvait dire qu'ils semblaient éviter de laisser des traces. Certes, les loups fréquentaient surtout les parcs ou les quartiers de la ville moins peuplés, mais ils s'aventuraient aussi dans le centre. Le reste n'était que suppositions. Les loups s'étaient habitués aux humains au point de s'arranger pour ne jamais se faire remarquer. Ils avaient intégré dans leur instinct des habitudes qui les rendaient, pour ainsi dire, invisibles aux humains. Leur apparence assez proche de celle des chiens devait leur permettre de s'en sortir sans attirer l'attention s'ils venaient à être vus. Mais comment

survivaient-ils ? En mangeant des petits rongeurs et sans se gêner pour glaner dans les déchets comestibles ? Une chose était certaine : Pierre n'avait découvert nulle part d'éventuels restes de repas des loups en question, et encore moins d'excréments, ce qui l'avait conduit à penser que les loups s'arrangeaient pour déféquer dans les égouts ou du moins là où rien ne révélerait leur présence. Des voyages dans quelques villes du pays le convainquirent que les loups se trouvaient là aussi, partout, même si personne ne s'en apercevait. Pierre voulut alors donner plus d'ampleur à sa recherche, et prouver hors de tout doute la présence de ces loups. Mais il perdit son financement, pour des raisons qui ne lui parurent jamais très claires. Les collègues auxquels il s'adressa en désespoir de cause firent valoir que les empreintes de pattes pouvaient être contrefaites et que les différences entre l'urine des loups et celle des chiens étaient discutables.

Malgré tout, Pierre décida de poursuivre ses recherches. C'est un peu pour cela, et pour ne plus être le seul à savoir, qu'il me proposa de l'accompagner, le lendemain et les jours suivants, aussi souvent qu'il le faudrait, afin que je constate moi-même l'indéniable présence des loups dans notre ville. Je l'ai donc suivi, de loin, comme il me l'avait demandé, pendant plusieurs semaines. Et j'ai fini par comprendre le caractère parfaitement invraisemblable de ce que Pierre avançait. Les loups restent invisibles, mais ils sont là. Le fait que rien ne vienne confirmer leur existence constituerait une preuve supplémentaire de leur présence. Bien entendu, rien n'a changé, la ville est tout à fait la même, comme lorsqu'il n'y avait pas de loups invisibles en son sein. D'ailleurs, ils sont peut-être là depuis longtemps ?

Reste qu'à ce moment-là, je comprenais mal les conséquences qu'aurait pu avoir cette découverte, si cela en avait été une. Je ne voyais pas le danger potentiel. Certes, l'immense majorité d'entre nous ne soupçonnait rien et résisterait à toute preuve qui serait apportée quant à l'existence d'êtres indétectables. Pour le dire en d'autres termes, les loups étaient là, d'accord, mais quelle différence cela faisait-il si, pour des questions de survie, les loups n'interagissaient jamais avec nous, et si l'impact de leur présence ne pouvait se faire sentir dans nos vies ?

J'étais plongé dans ces réflexions quand, il y a deux semaines, Pierre revint me voir. Nous ne nous étions pas reparlé depuis le soir

où il m'avait tout exposé. Très simplement, il me demanda d'oublier ce qu'il pouvait m'avoir dit à propos des loups, que rien de tout cela ne pouvait être vrai. Je pensai un moment lui répondre que je n'y avais jamais cru, que je n'avais jamais imaginé que les loups étaient vraiment parmi nous. Mais je remarquai alors une tension dans son visage. Il semblait sur ses gardes. Puis, une ombre sur son épaule attira mon regard. Sur son veston clair errait une fourmi noire. Elle monta sur le col de sa chemise et descendit dans son cou. Pierre ne sourcilla même pas. Sans savoir pourquoi, je me tus. J'ai seulement souri à Pierre avant de refermer ma porte derrière lui. Nous nous comprenions.

Je n'ai pas revu Pierre. Je l'ai cherché, guetté, d'abord avec discrétion, puis avec plus d'intensité. Je suis entré chez lui, sans sa permission, voyant que le courrier s'accumulait et trouvant étrange qu'il ne m'ait pas demandé de le ramasser. Je voulais le revoir pour mettre à l'épreuve ma nouvelle théorie à son propos. Un simple regard aurait suffi. Je ne lui aurais pas parlé des loups, cela va de soi, car j'aurais risqué de faire basculer l'équilibre fragile qui s'était établi, mais le simple fait de me retrouver de nouveau avec lui et de surveiller certains signes m'aurait permis de savoir.

Pierre ne m'avait pas tout dit. Ou plutôt, sa pensée à propos des loups avait évolué après m'en avoir parlé. En somme, voici ce qu'il faut déduire du comportement de Pierre : ses loups ne sont pas seulement invisibles. Au contraire, ils se sont si bien adaptés à notre présence que nous sommes devenus leurs proies de prédilection. Nous l'avons peut-être toujours été. Ils s'attaquent aux individus isolés, vieillards, solitaires ou sans-abri, dont personne, en définitive, ne remarque l'absence. Ceux-là s'avèrent des proies faciles. Les loups n'ont qu'à bien les mâcher et à les digérer complètement, sans aucun reste, sinon une production considérable d'urine. Ainsi, personne ne s'aperçoit de la disparition de leurs proies, personne ne soupçonne leur présence. Mais comment s'assurer que leur prédation n'est pas plus étendue, et qu'ils n'ont pas trouvé un moyen de nous manger, tous, ou du moins la plus grande partie d'entre nous, à plus ou moins longue échéance, sans que nous nous en rendions compte ? Peut-être se sont-ils si bien adaptés à nous qu'ils connaissent tout de nous, de notre univers, de notre langage, de nos pensées et de nos craintes ?

La stratégie de Pierre à mon égard m'est alors apparue claire. Sa disparition, sans doute temporaire, est la preuve de la justesse de mes vues. Pierre agit de la sorte par surcroît de prudence. Son erreur fut de me parler des loups, au départ, ou plutôt, il aurait été perdu si je l'avais cru un seul instant. Il a fini par le réaliser et a voulu corriger le tir, en venant me voir, en niant tout, en simulant un changement radical de point de vue. Si je l'avais cru, les loups se seraient occupés de lui. La logique de Pierre devenait implacable : comment expliquer autrement que la présence des loups n'ait été découverte que par lui ? Pour le moment, les loups se contentent d'éliminer les faibles, les démunis, et ceux qui se doutent de quelque chose, comme Pierre, lorsqu'ils réussissent à en convaincre d'autres, comme moi, qu'ils éliminent à leur tour, quand cela devient nécessaire. Mais graduellement, et selon leurs besoins, ou leur bon plaisir, ils étendront leur domination, sans nous laisser la chance de réagir. Voilà pourquoi Pierre est parti. Il a compris quel danger il courait en tentant de me faire croire aux loups. Il a compris que le seul moyen de résister aux loups, c'est de ne pas y croire.

En apparence, je fais peut-être la même chose que Pierre. Je nie tout. Je dis tout est normal, rien n'a changé, il n'y a aucun loup parmi nous. Je ne le dis pas pour que les loups m'épargnent. De toute manière, personne ne me croirait si j'en venais à clamer l'existence de tels loups, surtout pas vous, alors je suis sauf. Ne soyez donc pas étonnés que je ne cherche pas à vous convaincre. Tout est normal, parfaitement normal. Il n'y a aucun loup. Voilà un fait indéniable. Je ne le dis pas parce que je tiens à survivre, et encore moins pour vous prévenir, pour vous sauver. Si jamais vous avez des doutes, pensez à Pierre, à sa disparition inutile. Il a beau avoir entre les mains les preuves que les loups invisibles n'existent pas, il continue à y croire, quitte à faire semblant qu'il n'y croit plus, parce que cela lui donne une sécurité supplémentaire. Si vous avez des doutes, pensez à Pierre qui attend des loups qui ne viendront jamais, et qui se dit qu'au dernier moment, il pourra peut-être les voir, les sentir lui dévorer le corps, les membres, la tête, l'abdomen. Pensez à Pierre qui se demande sans cesse quel goût il aura pour les loups.